

Briser le cycle

Looper : les tueurs du temps, États-Unis 2012, 1 h 59

Sylvain Lavallée

Numéro 281, novembre–décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavallée, S. (2012). Compte rendu de [Briser le cycle / *Looper : les tueurs du temps*, États-Unis 2012, 1 h 59]. *Séquences*, (281), 56–56.

Looper Briser le cycle

«Peut-être qu'un objet est ce qui permet de relier ou de passer d'un sujet à l'autre, donc de vivre en société ou d'être ensemble. Mais alors, puisque la relation sociale est toujours ambiguë, puisque chaque événement transforme ma vie quotidienne, puisque...»

SYLVAIN LAVALLÉE

Tirés de la célèbre scène du café en forme de Voie lactée de *2 ou 3 choses que je sais d'elle* de Jean-Luc Godard, ces mots pourraient aussi servir de résumé thématique pour le dernier film de Rian Johnson, *Looper*, un exercice de science-fiction aussi ambitieux que ludique voulant réconcilier action stylisée, drame psychologique et ampleur philosophique, mais sans toujours y parvenir, car s'il démontre une superbe intelligence visuelle dans la construction de ses scènes ou dans sa manière de démêler avec une rare économie les diverses temporalités parallèles, Johnson se fait beaucoup moins cohérent en ce qui a trait à son discours éthique.

En effet, le film part d'un personnage égoïste, Joe (le toujours aussi élégant Joseph Gordon-Levitt), prêt à trahir son meilleur ami pour des raisons monétaires, un personnage qui peu à peu apprend à connaître et à vivre avec les autres, jusqu'à ce qu'il pose dans la dernière scène un geste de pur altruisme. Cette progression est rendue possible, entre autres, par la rencontre de Joe avec son double venu du futur, Old Joe (Bruce Willis), le même Joe donc, mais de trente ans son aîné, une belle idée de mise en scène, très bien exploitée d'ailleurs lors de leur première discussion dans un café, tout en symétrie nuancée. Malheureusement, cette trouvaille ne se rend pas beaucoup plus loin : presque tous les personnages sont motivés par un désir de revanche, ils veulent soit honorer une femme morte (Old Joe), soit racheter une enfance bafouée (Rainmaker) ou un échec cuisant (Kid Blue), et c'est l'individualisme insensible de ces hommes qui permet ce cycle de violence que le film veut briser, en se servant d'Old Joe comme figure de transition. Personnage fantomatique, perdant la mémoire à mesure qu'il intervient dans le passé, s'accrochant désespérément à un souvenir qui peut s'évanouir à tout instant, sermonnant son jeune *alter ego* sur la vacuité de sa vie de violence et de drogues, Old Joe n'utilise la violence qu'à regret, parce qu'il ne sait pas agir autrement, mais cette mélancolie disparaît assez vite et dans le dernier tiers il ne reste plus à l'écran qu'une machine à tuer sans âme, en particulier dans la confrontation finale avec l'organisation criminelle, Johnson présentant alors la violence exercée par Old Joe d'une manière quasi burlesque, délaissant ainsi le désespoir de son personnage (et le principal intérêt de son film), comme s'il voulait soudainement s'amuser à l'écran avec le Bruce Willis de *Die Hard* (ce qui en soi n'a rien de mauvais, mais dans ce cas le film semble se retourner contre lui-même).

D'ailleurs, le casting de Willis n'a rien d'aléatoire, *Looper* se veut une sorte de correction philosophique du *Twelve Monkeys* de Terry Gilliam, Johnson substituant explicitement au fatalisme de Gilliam la possibilité du libre arbitre. La prémisse du voyage dans le temps que partagent ces deux films peut s'envisager selon

deux attitudes philosophiques : soit les événements sont réglés de toute éternité, le futur est une donnée fixe et les allers-retours dans le passé ne peuvent rien modifier puisqu'ils ont déjà eu lieu (c'est la perspective déterministe de *Twelve Monkeys*); soit, au contraire, toute action dans le passé modifie constamment un futur toujours incertain, alternative du libre arbitre que préfère Johnson. Ainsi, dans la scène finale de *Looper*, Willis se retrouve dans une boucle temporelle infinie semblable à celle qui l'emprisonnait aussi dans *Twelve Monkeys*, à la différence que Johnson cette fois lui permet d'en sortir. «Puisque chaque événement transforme ma vie quotidienne», disait Godard, de même pour Johnson le futur se construit et se transforme selon nos actions présentes, il est possible de changer sa vie, d'échapper à la violence et d'apprendre l'amour dans une société au seuil de la faillite morale.



Motivé par un désir de revanche

Domage que cette idée n'arrive pas à prendre vraiment sa place, que le recours à cette citation de Godard demeure tout au plus approximative, plus ornementale que substantielle, car il y avait là beaucoup de potentiel, notamment dans cette façon d'accumuler les figures de boucles (que ce soit celles de la violence, de la mode, du temps, du travail quotidien, etc.), *Looper* représentant un monde assez près du nôtre enfermé dans des cycles (*loops*) l'empêchant de progresser. Johnson veut proposer une issue à ce fatalisme (par l'enfant, sauvé par une démonstration d'altruisme et d'amour maternel), mais lui-même reste trop prisonnier des effets de mode de sa mise en scène pour être entièrement convaincant.

■ **LOOPER: LES TUEURS DU TEMPS** | États-Unis 2012 — **Durée:** 1 h 59 — **Réal.:** Rian Johnson — **Scén.:** Rian Johnson — **Images:** Steve Yedlin — **Mont.:** Bob Ducsay — **Mus.:** Nathan Johnson — **Son:** Jeremy Peirson — **Dir. art.:** Ed Verreaux — **Cost.:** Sharen Davis — **Int.:** Joseph Gordon-Levitt (Joe), Bruce Willis (Old Joe), Emily Blunt (Sara), Waylon Paul Dano (Seth), Jeff Daniels (Abe) — **Prod.:** Ram Bergman, James D. Stern — **Dist./Contact:** Alliance.